

L'individu se réveilla de son inconscience et sentit que ses poings étaient liés, menottés par des chaînes qui avaient pour ancrage une table en acier qui commençait à rouillée et dont certaine partie avaient des teintes rougeâtres, comme-ci dessus des traces de sang s'étaient déversées. Celles-ci étaient si nombreuses que l'on ne pouvait les compter et qu'on remarquait qu'ils formaient la silhouette d'un visage. L'individu remarqua ce sinistre message, mais ne semblait pas de tout décontenancé. Au contraire.

Il reporta son attention sur son nouvel environnement. Il était enfermé dans une pièce d'au moins 11m², les murs étaient décrépits et à certains endroits on pouvait remarquer la forme d'un poing taché d'auréole rouge qui contrastait avec la couleur jaunâtre des murs. Au plafond, était accroché une lampe qui frappait ses yeux avec violence, au point qu'il avait du mal à regarder cette silhouette assise devant lui, qui regardait une caméra vissée à un des quatre murs de la pièce, tout en expirant de ses naseaux la fumée de sa cigarette.

Puis brusquement, celui-ci détourna son regard de la caméra, pour le braquer, sur l'individu et de sa main droite, celle qui ne tenait pas sa pipe, il baissa l'intensité de la lampe sur mes yeux et s'exclama :

- Bonjour, Monsieur Allen. Comment allez-vous ?

Allen, ne lui répondit pas et se mit à le dévisager. Il était grand, musclé, avait des triceps saillants, de larges épaules, un cou de taureau, des yeux noirs comme l'ébène à un tel point qu'à force de les contempler on croyait se perdre dans la nuit et cela ne faisait qu'accentuer la couleur de sa peau qui était elle aussi noir, tellement noire ; qu'Allen ne l'aurait pas remarqué dans la pièce, si celle-ci n'était pas éclairé. Le grand noir, car il fallait bien l'appeler, lui sourit et la blancheur de ses dents hypnotisa un instant Allen.

-Monsieur Allen, insista-t-il, savez-vous pourquoi vous vous trouvez ici.

L'intéressé hocha lentement la tête.

-Pourriez-vous donc me dire, pour quelles raisons, vous êtes-vous retrouvé enfermé dans une cellule un 15 Février de cette année.

Allen ne répondit pas non plus à cette question, il se contenta de se fixer dans les yeux de son interlocuteur. Celui-ci s'approcha de son visage et y relâcha une fumée de nicotine tout en déclarant :

-Vous feriez bien de me le dire de votre propre chef, ou bien je vous arracherai votre secret de votre bouche, ainsi que quelque dent et cri de douleur.

L'haleine chaude de l'homme qui menaçait Allen, le frappa en pleine face et inconsciemment celui-ci frémit, pas à cause du ton sec et froid qu'avait employé l'Africain, non mais à cause de la flamme de détermination et de folie qu'il vit danser dans les yeux de l'homme qui le faisait face. De toute façon, vu ce qu'il avait déjà commis, cela ne servait plus à rien de se murer dans un mutisme.

-Alors que décidez-vous, allez-vous me dire ce qui s'est passé hier soir le 14 février, enchaîna-t-il, allez-vous me dire quelle mouche vous a piqué ou plutôt quel Dieu ?

Je souris et parla pour la première fois :

-C'est Cupidon, il m'a montré comment mettre fin à la tristesse de la femme de ma vie, celle que j'aime au point de l'emmener au septième ciel plusieurs fois, ainsi qu'hier d'ailleurs pour une dernière fois.

Mon interlocuteur me sourit et dit :

-Racontez moi votre soirée d'hier.

J'élargis mon sourire et commença mon récit :

Je rentrais de chez le fleuriste, après une belle journée au bureau, avec un bouquet de rose blanche dans les mains, pour ma douce Perséphone. Je me dirigeai chez moi, quand arrivé au seuil de la porte je remarquai que celle-ci n'était pas fermée à clé à double tour, comme ma femme et moi avions l'habitude de faire, mais à un tour seulement.

Sceptique, j'entrai chez nous, enfin chez moi. Je crus à ce moment-là que j'allais faire une crise cardiaque. Le vase qui était normalement sur la table à manger, qui donnait sur le couloir du hall, était brisé et les fleurs qui se trouvaient autrefois dedans avaient commencé à faner et quelques pétales flottaient sur la flaque d'eau, tels des nénuphars.

De plus la nappe qui devait orner la table fait de chêne massif, était froissée et traînait par terre et trois des quatre chaises qui entouraient la table étaient renversées sur le carrelage.

Le cœur battant la chamade, je me dirigeai vers le salon quand je remarquai que le cadre qui ornait l'un des murs de la salle à manger, souvenir de mon mariage avec ma dulcinée gisait par terre avec des traces de chaussures apparaissant dessus. Mon sang ne fit qu'un tour et j'entrepris dans un petit coin de ma tête de bien faire souffrir ce salopieu de cambrioleur.

Au salon, l'envahisseur avait fait encore plus de dommage. Je crus même un instant qu'une tempête y était passé. Le canapé avait été déplacé de plusieurs centimètres, les coussins étaient répandus par terre, la table du séjour avait été renversé et une partie du tapis était replié sur lui-même et comme si ce carnage ne suffisait dans la pièce régnait une odeur nauséabonde, l'odeur du parfum du voleur et elle semblait m'entouré, m'enlacer et comme si elle avait acquis un semblant de conscience faisant écho avec celle du cambrioleur, j'avais l'impression qu'elle cherchait à m'étouffer, à m'étrangler et je me sentis même suffoquer.

Soudain, des bruits venant du fond de la maison, me rappelèrent dans le monde réel, ou plutôt dans cet enfer. Je pensai immédiatement, à ma douce et fragile épouse qui devait se trouver quelque part dans la maison, effrayée, tétanisé, séquestré et attendant impatiemment que son mari la sauve de cet enfer, chaque seconde pour elle devait être un enfer. Combien de temps a-t-elle passé sous la surveillance de ce saloufion, combien de larme avait-elle versé pendant tout ce temps. Je souffrais pour elle et ma rage se fit encore plus grande.

Me ressaisissant, je m'accroupis, chercha de la main un pistolet, que je cachai sous un tiroir du buffet du salon. Je la pris, m'avança vers la source du bruit, elle venait de notre chambre. Non ! De ma chambre maintenant. A chaque pas, mon corps s'alourdissait, tout comme mon arme et mon rythme cardiaque s'accélérait, je l'entendis battre aussi bruyamment qu'une fanfare. Je pensai même qu'il ne fallait de très peu, pour que le voleur ne l'entende pas.

Une fois arrivé devant la porte, le pistolet dans la main gauche et le bouquet de rose blanche toujours entre son bras droit, je ne savais pas pourquoi je ne l'avais pas lâchée, j'entrai, prêt à sauver mon âme sœur de cet envahisseur qui avait osé la violenter, osé la séquestré, osé faire couler des larmes sur son visage de déesse et ivre d'une rage trop longtemps contenue, j'étais prêt à butter mon ennemie, prêt à en découdre, prêt à crier pour me donner du courage, prêt à pleurer devant le cadavre de ma femme morte, prêt à rire devant une éventuelle caméra cachée, mais pas prêt pour ce que voyais. Pas prêt à voir, ma femme et mon voisin allongé dans notre, MON lit, bavardant avec son amante sous nos draps, sous MES draps.

Brusquement, le regard de mon voisin et de sa maîtresse se posèrent sur moi et leur face devint effrayé et stupéfaite. L'amante ramena le drap vers elle pour ME cacher SA nudité. Et

pendant qu'ils me regardaient sous leur air ahuri, qu'ils tremblaient tels des feuilles, moi de mon côté je souriais et je me sentais gagner par une véritable paix intérieure.

Greta prit la parole et bégaya :

- Tom, je te jure que ce n'est pas ce que tu crois.

L'autre ajouta :

- Oui, Thomas on peut tout expliquer.

Je souris de plus belle, tandis que résonnait dans ma tête, une douce voix, qu'au début j'avais essayé de faire taire, mais qui maintenant me semblait sage et que je laissai donc emplir mon esprit et me dicter mes actes. Ce que je devais faire devant le désarroi, la tristesse, la peine, la peur qu'éprouvait mon cher voisin ainsi que cette individuée de sexe féminin. Je DEVAIS les aider à enlever ce poids qui pesait sur leur poitrine et qui les empêchait de respirer, qui faisait couler pleurer ma femme, qui la faisait trembloter. Je m'avançai vers elle, m'assis sur le bord du lit et lui dit :

- Je sais chère amie, que vous vous sentez mal en cet instant

J'essuyai ce flot intarissable d'eau salées avec le dos de ma paume de main et repris :

- Je sens votre tristesse, j'entends remords, je vois vos peines et je vais vous en délivrer. Vous aussi cher ami.

Je la tendis le bouquet de rose et déclara :

- Puisse ceci atténuer votre douleur, Bonne Saint-Valentin, ma chérie.

Je lis une profonde et sincère stupéfaction, dans ses yeux et toujours souriant, je l'embrassai sur le front, me releva et les délivra.

Tout acte à un prix et cette délivrance n'échappait pas à cette règle sainte et sacré. Deux balles chacune dans le cœur. Je voyais le lourd tribut de ce sacrifice, le sang de leur cœur dégoulinait de leur poitrine pour former une flaque, qui se répondit sur le lit, puis les deux sangs se rencontrèrent, s'unirent et devinrent une seule et unique flaque, qui telle une entité vivante, colora les roses blanches d'une teinte sanglante, sanglante comme l'amour, sanglante comme la mort. C'était juste mortellement magnifique.

Le grand noir regardait longuement Thomas Allen depuis qu'il avait fini son récit. Il inspira une bouffée de sa énième pipe, dévisagea Allen et tout en expirant sa bouffée de nicotine sur la face de Thomas, lui dit :

- Vous vous êtes trompés, Tom, ce n'est pas Cupidon, l'amour qui vous a piqué mais Thanatos, son frère, la mort.

Une fois ses paroles dites, il se leva, sortit de la pièce par l'unique porte, laissant donc Thomas tout seul avec son crime. Mais lâcha une toute dernière réplique sarcastique, avant de partir :

- Priez Zeus, Tom, ricana-t-il, pour que la foudre de sa justice ne s'abatte pas sur vous.